Catulle supplie Cybèle de ne pas approcher de sa demeure. Le culte de l'Idéenne lui est donc apparu comme infiniment dangereux ; et, cependant, il a décrit les élans d'Attis avec une visible sympathie. Mais il les condamne, enfin, par l'enchaînement des faits et la sévérité de la conclusion.

Ici, une comparaison s'impose à nous : les *Bacchantes* d'Euripide ne proposeraient-elles pas au lecteur le même problème et la même solution?

Lorsque Dionysos est debout devant Penthée, les réponses du dieu rendent par instant un son évangélique ; leur noblesse, leur assurance, leur hauteur troublent une âme chrétienne par les souvenirs qu'elles y éveillent ; mais il s'y glisse aussi une perfide dissimulation annonçant la crise finale. Le spectateur hésite ; il se demande, comme devant l'*Attis* de Catulle, s'il y a lieu d'admirer ou de craindre. La catastrophe finale fixe le sens des deux poèmes : en dépit de l'attrait mystique des nouvelles religions, il ne faut en attendre que la ruine, ruine de la famille et de l'État à Thèbes, d'où Cadmus et ses enfants s'enfuient, éperdus de désespoir ; ruine de l'individu sur l'Ida, où Attis est ramené séparé à jamais de l'humanité.

Ces deux poèmes sont donc la figuration de l'attitude première des civilisations antiques en face de la mystique venue d'Orient.

A. Guillemin.

IV

VIRGILE ET LES INDIENS

par J. André

Maître de conférences à la Faculté des lettres d'Aix-en-Provence

Les médiocres géographes qu'étaient les poètes latins ont accumulé erreurs, imprécisions et contradictions[1]. Le scrupuleux Vir-

1. Cf., entre autres, la confusion de la Syrie et de l'Assyrie (Virg., *G.* II, 465 ; Ov., *Met.* XV, 393 ; Stace, *Th.* II, 91, etc.), que l'on peut attribuer à l'ignorance, à l'insouciance de la précision scientifique ou à un simple rapprochement homonymique. Un relevé général des fantaisies topographiques de la poésie latine serait édifiant.

gile nous semble bien coupable, qui tantôt situe assez exactement les Indiens, *G.* II, 170-173,

> et te, maxime Caesar,
> Qui nunc extremis Asiae iam uictor in oris
> Imbellem auertis Romanis arcibus Indum,

tantôt les place à la source du Nil, *G.* IV, 291-293,

> Et uiridem Aegyptum nigra fecundat harena
> Et diuersa ruens septem discurrit in ora
> Vsque coloratis amnis deuexus ab Indis.

Comme l'est pour nous l'Extrême-Orient, l'Orient fut pour les anciens le pays du mystère, unissant la richesse fabuleuse des pierres précieuses, la luxuriance des végétaux et l'étrangeté des animaux exotiques et des habitants. L'expédition indienne de Bacchus passait pour un exploit. Alexandre devait sa gloire à sa campagne du Nord de l'Inde autant qu'à ses autres victoires. L'Orient forme pour les écrivains une région indistincte et vague dont ils ne séparent pas les peuples : Éthiopiens, Indiens et Sères sont souvent nommés ensemble [1]. Mais c'est surtout par les légendes aux variantes multiples et à la topographie hésitante et déformée que les poètes latins avaient des notions de géographie.

Or, les érudits eux-mêmes avouaient leur ignorance de la position de la source du Nil [2] ; l'hydrographie du fleuve était mal connue, comme le montre le chapitre confus des *Questions naturelles*, IV a. L'accord n'existait que sur un point, contrôlé, donc sûr : les Éthiopiens étaient, à l'époque de Sénèque, les derniers riverains visibles du Haut-Nil.

Cependant, l'antiquité ne limitait pas à ces Africains le nom d'*Aithiopes* « les hommes au visage brûlé [3] », terme général qui englobe toutes les populations à peau noire ou très foncée. La littérature homérique les divise en deux groupes géographiquement opposés [4] : ceux de l'Est, qui figurèrent plus tard à l'armée de

1. Virg., *G.* II, 120-122 ; Ov., *Met.* I, 778 ; cf. Luc. IX, 517-518, etc.
2. Sén., *N. Q.*, IV a, 2, 3.
3. De αἴθων. Les appellations des peuples anciens d'après une caractéristique chromatique ne sont pas rares, cf. *Rutuli*, *Ruteni* « les blonds ». Pour le sens de *Phoinix*, « Peau-Rouge », cf. A. Severyns, *De quelques anachronismes dans les poèmes homériques*, *Serta Leodiensia*, Paris, Champion, 1930, p. 290-291.
4. Od. I, 23 ; IV, 84, etc.

Xerxès[1]; ceux de l'Ouest, c'est-à-dire les populations noires d'Afrique occidentale et centrale, que les Carthaginois, en relations avec le Soudan par l'intermédiaire des oasis du Fezzan, révélèrent au monde méditerranéen[2]. Cette opposition répond à la théorie antique suivant laquelle la pigmentation était due à la proximité du soleil[3], et l'effet de l'astre devait être nécessairement le même au levant et au couchant. En témoigne l'étymologie de *Mauritania*, de μαῦρος « noir », selon Manilius[4]. Le terme d'Éthiopiens est même si usuel pour désigner l'ensemble des populations à peau noire ou foncée de l'Occident que Ptolémée, IV, 6, appelle Λευκαιθίοπες les peuplades blanches de la côte africaine de l'Atlantique[5]. De leur bipartition aux deux extrémités du monde C. Autran tire argument pour proposer de traduire par « les habitants de la région flamboyante (de l'Est ou de l'Ouest)[6] ».

La force de la tradition homérique maintiendra jusque sous l'Empire cette dualité, limitée désormais à l'Afrique chez les géographes[7], mais non chez les profanes[8]. Ainsi les Indiens qui, eux aussi, habitent, croit-on, l'extrémité orientale des terres[9], sont des Éthiopiens de l'Est, comme le sont également pour certains les Sères, au dire de Pausanias, VI, 26, 9. Cependant, le problème posé par le texte de Virgile ne peut être expliqué par une métonymie

1. Hérodote, VII, 70. Pour P. Hommel, *Ethnologie und Geographie des alten Orients*, Munich, 1926, p. 516, n. 5 ; 722, n. 4, les Éthiopiens d'Homère et d'Hérodote seraient des Arabes. Il est plus probable qu'Homère comprend les Arabes eux-mêmes dans le groupe ethnique des Éthiopiens.

2. Cf. J. Toutain, *L'économie antique*, Paris, La Renaissance du livre, 1927, p. 253 ; cf. la négresse carthaginoise de Plaute, *Poen.* 1112.

3. Sén., *N. Q.* IV a, 2, 18 ; Pline, VI, 70 ; Sil. It., III, 268-269, *immitem testantes corpora solem | exusti uenere Nubae ;* interprétation mythologique dans Ovide, *Met.* II, 235-236, en rapport avec la légende de Phaéton.

4. IV, 727-728, *Et Mauritania nomen | oris habet titulumque suo fert ipsa colore.*

5. Cf. A. Hermann, *Triton und die hellfarbigen Libyer*, *Rhein. Mus.*, LXXXVI, 1937, p. 90-92, qui retrouve dans les Guanches des Canaries ces « Éthiopiens blancs ».

6. *B. S. L.*, XXVI, 1935, fasc. 2, p. xxi ; E. Mireaux, *Les poèmes homériques et l'histoire grecque*, I, Paris, Albin Michel, 1948, p. 78, voit dans les « pieux Éthiopiens » de *Il.* I, 423-425, les Nubiens du pays de Kusch, interprétation qui, si elle est adoptée, ne contredit pas le sens général du terme.

7. Pline, V, 43, *Desertis Africae duas Aethiopias superponam ;... Homerus bipertitos tradit Aethiopas, ad orientem occasumque uersos.*

8. Cf. Servius, *Ad Aen.* IV, 481, *Aethiopiae duae sunt : una circa ortum solis, altera circa occasum in Mauritania.* Apulée, *Met.* XI, 5, 3, parle encore des *Aethiopes utrique* aux deux extrémités du monde.

9. Cat., XI, 2, *in extremos... Indos ;* Virg., *G.* II, 172, *extremis Asiae... in oris*, etc. ; cf. aussi des expressions comme Sén., *Thyest.* 602, *et Phoebi propioris Indus ; Herc. O.* 41, *Indusque Phoebo subditus*, etc.

qui par les Indiens désignerait les Éthiopiens de l'Est, dont font partie ceux d'Afrique.

Comme le monde grec connaissait les Noirs de Nubie par l'intermédiaire de l'Égypte, il supposait, au moins jusqu'au IVe siècle, l'existence d'une vaste communauté ethnique éthiopienne s'étendant au sud du bassin méditerranéen, de l'Atlantique aux Indes. De là l'insuccès des explorateurs à la recherche de la source du Nil. Si Euthyménès le croyait issu de l'Atlantique [1], Artaxerxès Ochos pensa le retrouver en un fleuve indien, et fut détrompé par les indigènes qui lui révélèrent son embouchure [2]. Alexandre voyait dans l'Hydaspe et l'Akésinès le Haut-Nil, quand l'expédition de Néarque dissipa son erreur [3]. La mer Rouge, pensait-on alors, formait avec le golfe Persique une mer fermée que bordait au sud un continent reliant l'Afrique à l'Inde. Ainsi s'expliquent à la fois l'hypothèse d'une origine indienne du Nil coulant d'est en ouest en bordure de cet immense lac et la confusion fréquente chez les poètes entre la mer Rouge et le golfe Persique, tous deux dénommés *Mare Rubrum* [4]. Le voyage de Néarque et les expéditions des diadoques [5] eussent pu ruiner définitivement la croyance au Nil indien. Il n'en fut rien. Dans le quatrième livre de ses *Helléniques*, Callisthène, qui participait aux campagnes d'Alexandre, prétend avoir trouvé le Nil « sur la terre d'Éthiopie », c'est-à-dire dans l'Inde [6].

Même si l'erreur est reconnue, la légende demeure. Malgré le veto des historiens, des géographes et des géologues, l'Atlantide continue d'enchanter les esprits. Le mythe est pour le poète parfois plus proche, plus vivant même que la réalité. L'origine mystérieuse du père des fleuves sur les terres les plus lointaines avait plus de

1. Sén., *N. Q.*, IV a, 2, 22.

2. Cf. E. Honigmann, *Pauly-Wissowa*, XVII, 557, art. *Nilus*.

3. Arrien, VI, 1, 2-3.

4. Cf. Sén., *Oed.* 120-124 ; Mart., VIII, 30, 4 ; X, 17, 5, etc. Cette confusion, dont la grossièreté nous étonne se comprend plus aisément, puisqu'il s'agit de deux golfes voisins d'une mer aux rivages mal délimités et qui devaient être encore rapprochés par les déformations cartographiques. Même chez les géographes qui ne croient plus à l'union des deux continents, certaines expressions témoignent de l'ancienne théorie : *Aethiopicum oceanum*, Pline, VI, 196 ; *Aethiopicum mare*. Mela, I, 24.

5. Cf. les ambassades envoyées au Pendjab et dans la vallée du Gange par Séleucos et Ptolémée, J. Toutain, *op. cit.*, p. 107.

6. Ἐπὶ τῆς Αἰθιοπίας, Lydus, *De mens.* IV, 18. Alexandre ne s'est pas avancé jusqu'au Nil supérieur ; l'expression ne peut non plus désigner le delta, où il ne pleut pas ; les pluies sans fin de Callisthène (ἐξ ἀπείρων ὄμβρων) évoquent le mousson, et c'est là encore un souvenir de la légende des Éthiopiens de l'Est et de la tenace tradition du Nil indien.

charme que sa naissance chez les Nubiens crépus dont Rome faisait ses esclaves.

La tradition poétique avait consacré l'identité des Éthiopiens et des Indiens (cf. Eschyle, *Suppl.* 284-286, Ἰνδούς τ' ἀκούω νομάδας ... παρ' Αἰθίοψιν ἀστυγειτουμένας), et le grand fleuve *Aithiops*, « près des eaux du soleil », n'est sans doute pour Eschyle, *Prom.* 807 sq., que le Haut-Nil.

La complexité des légendes entretenait cette croyance. Memnon, le fils de l'Aurore, donc un oriental, est aussi le roi des Éthiopiens dès Hésiode [1], et son culte est localisé aussi bien à Suse [2] qu'en Syrie ou en Égypte [3]. Andromède, fille de Céphée, autre roi des Éthiopiens, est indienne, selon Philodème [4]. Dans Ovide, Persée délivre la jeune fille tantôt chez les Indiens [5], tantôt en Libye [6]. La confusion date vraisemblablement de l'époque alexandrine, qui rapporta ces légendes aux Éthiopiens d'Afrique, d'où les deux épithètes de Memnon, *ater* [7] et *niger* [8]. Inversement, dans la littérature latine, les Indiens aussi sont noirs, ayant reçu les caractéristiques physiques des Éthiopiens connus du Haut-Nil [9].

Les apparences que prennent les faits contemporains excusent aussi Virgile et les poètes latins. La possession de l'Égypte a mis Rome en contact avec le peuple noir de l'arrière-pays qui a nom *Aithiopes*. La politique et la propagande impériales rendent plus familière cette nation. En 25, une expédition punitive, à la suite d'un raid, permet au gouverneur C. Petronius d'envoyer en Italie mille prisonniers. En 22, nouveau raid, nouvelle expédition victorieuse, et une ambassade éthiopienne se rend à Samos auprès d'Auguste dans l'hiver 21-20 [10]. Les Éthiopiens, au sens étroit du terme,

1. *Théog.* 984 sq.
2. Hérodote, V, 54 ; cf. Luc., III, 284, *Memnoniis deducens agmina regnis Cyrus.*
3. Cf. Roscher, *Lexikon*, II, 2656-2660.
4. *Anth. Pal.* V, 132, 8, καὶ Περσεὺς Ἰνδῆς ἠράσατ' Ἀνδρομέδης.
5. *A. A.* I, 53, *Andromedam Perseus nigris portarit ab Indis.*
6. *Met.* IV, 664 sq.
7. Ov., *Am.* I, 13, 33.
8. Sén., *Ag.* 212.
9. Cf. Virg., *G.* IV, 293 ; Prop., IV, 310 ; Ov., *A. A.* I, 53 ; III, 130 ; *Met.* IV, 21 ; Juv. XI, 125, *Mauro obscurior Indus*, etc. Cependant Hérodote, III, 98, et Ktésias, frg. 57, 9, signalent la présence de noirs au Dekkan, résidu des peuples primitifs, dont les descendants actuels ont le teint plus foncé que les populations qui les entourent (cf. Wecker, *P.-W.*, IX, 1304, art. *India*). La conception d' « Éthiopiens de l'Est » aurait, en ce cas, pu précéder l'arrivée des envahisseurs aryens de l'Inde.
10. Dion, LIV, 5 ; cf. V. Gardthausen, *August und seine Zeit*, II, 2, Leipzig, 1896, p. 831-832 ; *Cambridge Ancient History*, X, 1934, p. 241-242.

entrent dans l'histoire romaine. Mais ils ne sont, aux yeux des profanes et des esprits nourris de légendes, que l'avant-garde de l'immense Éthiopie. Seule est reconnue une étroite frontière nord, objet de litiges. Les dimensions de cette nation, ses limites géographiques restent encore du domaine de la conjecture et de l'imagination.

L'Inde n'est plus tout à fait *terra incognita;* mais ses mystères ne se révèlent que par l'intermédiaire de l'Égypte. Depuis l'intervention romaine, l'économie et le commerce de la province se relèvent. Les communications avec l'Inde sont rétablies. Par la mer Rouge, les navires marchands débarquent à Béréniké ou à Myos Hermos les produits précieux que des caravanes acheminent vers Alexandrie. A Leuké Komé, sur la côte occidentale de l'Arabie, les Égyptiens vont prendre livraison des marchandises qu'apportent de l'Inde les Sabéens [1].

Alexandrie est alors le centre des échanges entre l'Orient lointain et le bassin méditerranéen. Les produits de l'Inde peuvent aisément passer pour provenir de l'Éthiopie, arrière-pays de l'Égypte. Pour un étranger mal informé, ces deux régions se ressemblent sur tant de points qu'elles semblent n'en former qu'une. Les éléphants [2] et les crocodiles [3] leur sont communs. Mêmes productions, bois rares, pierres précieuses ; même climat, aux yeux des anciens [4]. Deux ambassades indiennes couronnent la gloire d'Auguste et la reprise du commerce, en 25 et 20 [5]. Les *Géorgiques* étaient alors terminées, mais l'écho de ces ambassades retentit chez les autres poètes [6]. La mode est aux Indiens. Inconnus jusqu'ici de la poésie, ils en deviennent un des thèmes [7].

Éthiopie et Inde demeurent étroitement associées, en dépit du progrès relatif des connaissances géographiques. Indiens, Sères et Éthiopiens restent des entités vagues et obscures. Lucain réunit

1. Cf. H. Dessau, *Geschichte der römischen Kaiserzeit*, I, Berlin, 1924, p. 381 ; *Cambridge Ancient History*, X, p. 249.

2. L'ivoire africain était le seul employé dans le monde hellénique avant Alexandre, cf. A. Jacob, *Dict. ant.*, art. *ebur*. Cf. aussi la glose curieuse d'Hésychius : Ἰνδός ὁ τὸν ἐλέφαντα ἄγων ἀπὸ Αἰθιοπίας. S'agit-il du cornac indien d'un éléphant africain ou mieux d'une nouvelle assimilation de l'Inde et de l'Éthiopie?

3. C'est en voyant des crocodiles dans un fleuve indien qu'Artaxerxès Ochos le prit pour le Nil, cf. Arist., *De inund. Nili*, 44 sq.

4. Cf. Sen., *N. Q.* V, 18, 2, pour le régime des pluies.

5. Cf. V. Gardthausen, *op. cit.*, II, 2, p. 697 ; J. Gagé, *Res gestae*, XXXI, 1.

6. Cf. Hor., *Carm. saec.* 55, etc.

7. Ce thème se présente sous le triple aspect de l'éloignement, de la richesse et de la coloration de la peau.

dans une même adoration d'Hammon Arabes, Éthiopiens et Indiens [1]. Tzetzès, dans ses *Posthomériques*, place sous les ordres de Memnon Indiens, Éthiopiens et Phéniciens. La croyance au Nil indien ne devait pas non plus disparaître. Procope l'admet encore [2] et Lucain, par une amplification rhétorique, fait couler le fleuve chez les Sères [3]. L'incertaine réalité géographique cédait le pas, chez les poètes épris de légendes et nourris d'elles, aux apparences et à la tradition.

J. André.

V

TROIS ÉCRIVAINS DU TEMPS D'AUGUSTE

par H. Bardon

Professeur à la Faculté des lettres de Poitiers

I

Mécène

L'œuvre littéraire de Mécène a suscité des travaux sérieux [4], que je ne cherche ici ni à refaire ni à reprendre ; mais il me paraît opportun de revenir sur les brefs fragments qui en restent, pour la placer dans son orientation véritable.

Norden a étudié avec soin la rythmique de Mécène prosateur [5], et Lunderstedt [6], qui diverge de lui par quelques détails de scansion, le rejoint dans sa conclusion : Mécène est un asianiste. Les railleries d'Auguste [7] nous convainquent que la science moderne s'accorde avec le jugement des Anciens. Mais, elle, comme eux,

1. IX, 517-518 ; l'association s'explique par le fait que l'Indienne Andromède payait la faute de sa mère envers l'oracle libyen d'Hammon, cf. Ov., *Met.* IV, 670-671.
2. *De aed.* VI, 1, 6.
3. X, 270 sq.
4. Entre autres, Harder, *Ueber die Frag. des M.*, Progr. Berlin, 1889 ; P. Lunderstedt, *De C. Maecenatis fragmentis*, Comment. Philol. Ienens., IX, 1, Leipzig, 1911 ; R. Avallone, *Mecenate, I fram.*, Salerno, 1945 ; A. Fougnies, *Mécène*, coll. Lebègue, 7e série, n° 83, 1947.
5. *Antike Kunstprosa*, 1, p. 292 sq.
6. *Loc. cit.*, p. 18-32.
7. Cf. Bardon, *Empereurs et Lettres latines...*, p. 44.